

Léandro De La Jonquière

## *À quoi sert le mot réel chez Lacan ? Psychanalyse, pensée scientifique et scientisme*

---

Lacan insistait, encore en 1976, pour se situer dans la lignée du physicien et mathématicien Isaac Newton. Il affirmait : « Le réel, celui dont il s'agit dans ce qu'on appelle ma pensée, est toujours un bout, un trognon. C'est certes un trognon autour duquel la pensée brode, mais son stigmat, à ce réel comme tel, c'est de ne se relier à rien [...] Il y en a de petites émergences historiques. Il y a un jour un nommé Newton qui a trouvé un bout de réel [...] J'essaie de vous donner un bout de réel à propos de ce, dans quoi nous sommes. Nous sommes dans la peau de cette histoire incroyable qui est l'esprit humain, qui est l'espèce humaine<sup>1</sup>. » Ce geste faisant de Newton son précurseur peut paraître discutable. La psychanalyse et la science s'opposent-elles ?

Deux décennies, auparavant, Lacan avait explicitement fait référence aux trois registres RSI, à Newton, à Galilée, à

---

1. J. Lacan, *Séminaire XXIII, Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 123.

Lévi-Strauss et à l'*Ego psychology*, dans le but de justifier que « le symptôme se résout tout entier dans une analyse de langage, parce qu'il est lui-même structuré comme un langage, qu'il est langage dont la parole doit être délivrée<sup>2</sup> ». Il s'agissait de dégager la singularité de l'expérience freudienne entre deux positions extrêmes de refus : d'une part, la thèse de Lévi-Strauss sur la psychanalyse et, d'autre part, le scientisme psychologique. Lacan n'hésitera pas à placer la psychanalyse du côté de la pensée physico-mathématique. Il retournait ainsi à Freud en se situant à sa manière dans la lignée du père de la psychanalyse. Il affirma : « (...) il est impensable que la psychanalyse comme pratique, que l'inconscient, celui de Freud, comme découverte, aient pris leur place avant la naissance, au siècle qu'on a appelé le siècle du génie, le XVII<sup>e</sup>, de la science<sup>3</sup> ». Tout en ajoutant : « Dire que le sujet sur quoi nous opérons en psychanalyse ne peut être que le sujet de la science, peut passer pour paradoxal<sup>4</sup> ».

L'opposition lacanienne à l'*Ego Psychology* est bien connue. En revanche, sa prise de distance par rapport au refus de son ami Lévi-Strauss, à l'égard de la psychanalyse, est moins connue, moins frontale et linéaire. Dans « l'Efficacité Symbolique », l'anthropologue se penche sur un phénomène curieux : l'intervention d'un sorcier du peuple Cuna lors d'un accouchement difficile. Cette référence à l'efficacité symbolique, permet à Lacan de situer, dans l'expérience spéculaire revisitée, la parole comme le seul moyen de surmonter l'impasse imaginaire.

La psychanalyse n'aurait aux yeux de Lévi-Strauss aucune place dans la science. L'anthropologue réduit la psychanalyse à une cure shamanique et l'analyste à un sorcier qui s'ignore. Il fait de l'inconscient freudien une hypothèse superflue et dispensable. Les hommes seraient soumis à deux déterminismes : celui des lois naturelles et celui des lois symboliques,

---

2. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », in *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 269.

3. J. Lacan, « La science et la vérité », in *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 857.

4. *Ibid.*, p. 858.

dont celles intrinsèques aux formes élémentaires de la parenté. Cependant, les deux réalités légalistes ne rentrent véritablement pas en conflit, puisque d'une certaine manière, suivant la thèse de Hegel, Lévi-Strauss pense que le réel est rationnel.

Lacan s'appuie sur le travail de son ami pour, d'une part, réfuter les psychanalystes qui renonçaient à interroger l'efficacité déglagée par l'expérience freudienne. Mais en même temps, il s'appuie sur l'usage que Lévi-Strauss fait de la linguistique Saussurienne pour ainsi subvertir le refus de la psychanalyse, de la part de l'anthropologue tout en radicalisant la réalité de l'efficacité symbolique afin de la reprendre dans le champ de la parole analytique. Le symbolisme freudien désigne selon Lacan le point où langage et corps se touchent et où le mot « pulsion » chancelle en tant que concept métapsychologique limite. Dans ce sens, il affirma « La parole en effet est un don de langage, et le langage n'est pas immatériel. Il est corps subtil, mais il est corps. Les mots sont pris dans toutes les images corporelles qui captivent le sujet, ils peuvent engrosser l'hystérique, s'identifier à l'objet du *penis-neid*, représenter le flot d'urine de l'ambition urétrale, ou l'excrément retenu de la jouissance avaricieuse<sup>5</sup>. » Le fait que le symptôme se résout dans une analyse réclame une clarification de ce que nous entendons par le sujet dans l'expérience psychanalytique.

L'idée que le sujet est ce qu'un signifiant représente pour un autre signifiant<sup>6</sup> s'intègre entre deux positions caractéristiques de la métaphysique : le « réalisme et l'idéalisme ». La démarche lacanienne ira se déployer dans le sens de subvertir cette opposition et elle finira par entraîner un déplacement du sens plus au moins consensuel du mot « réel ».

Essayer de départager de façon exhaustive l'histoire de la pensée entre réalistes et idéalistes est une tâche insensée. Même celui qui à partir d'un certain consensus serait qualifié d'idéaliste, Platon, par exemple, peut aussi être classé comme un

---

5. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », *op. cit.*, p. 301.

6. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », in *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 819.

réaliste à un deuxième degré. Je propose le départage suivant, très scolaire et inexact : un penseur réaliste est celui qui soutient l'indépendance du réel, de la réalité ou de l'étant par rapport aux idées ou à la pensée ; un idéaliste est celui qui soutient l'inverse et que les idées, l'esprit ou le symbolique existent en soi indépendamment de la vie commune des hommes. Dans ce sens, Aristote est un réaliste affirmant que les principes qui gouvernent l'étant peuvent être découverts en suivant les enseignements de l'expérience, tandis que Hegel est le représentant d'un idéalisme absolu puisque tout en refusant le dualisme platonicien, il postule que l'idée ou l'esprit sont la réalité, donc le réel est simplement rationnel. Par ailleurs, nous pourrions dire que l'*Ego psychology* s'inscrit dans une démarche réaliste naïve, tandis que Lévi-Strauss suit les pas d'un Hegel, mais aussi d'un Carl Jung aussi éloigné que lui de la pensée freudienne.

La réflexion lacanienne est remarquable en ce qu'elle s'efforce de ne pas céder à la tentation de l'idée grecque d'un *substratum* solidaire du réalisme épistémologique, de l'idée selon laquelle l'être de l'étant ou la *ousia* selon Aristote se trouve dans le substrat des choses. En même temps, elle s'écarte de la conception idéaliste qui réduit l'être à la pensée.

Le réalisme réduit le sujet au Moi et considère celui-ci comme le substrat des phénomènes plus ou moins conscients, une substance de nature bio-psycho-sociologique réfléchissant la supposée réalité des choses. D'autre part, l'idéalisme ou bien nie la psychanalyse à la manière de Lévi-Strauss, ou bien s'inspire des interprétations de l'enseignement de Lacan que lui-même n'a jamais cessé de contester.

Le retour à Freud s'est construit à partir d'une subtile subversion de l'opposition métaphysique qui finira par entraîner un déplacement autant du mot « réel » que de la question de la vérité. Avec Lacan, à la distinction métaphysique entre « être et penser » il faudra ajouter, d'une part, un « réel » devenu a-topique par rapport à l'être et, d'autre part, le fait que la question de l'être ne se pose plus sans prendre en compte l'être-parlant le « parlêtre. » Cette complexe opération redore

le blason de scientificité de la psychanalyse, dégradé à la fois par le coup scientifique porté par le post-freudisme et, également refusé d'emblée par Lévi-Strauss. Finalement, la « vérité » n'est plus du côté de la certitude du penser, à l'instar de Descartes et des physico-mathématiciens, mais de ce qui anime le penser, donc elle devient « cause matérielle » d'un être autant parleur que penseur <sup>7</sup>.

Lacan demanda un jour à son auditoire : « pourquoi les planètes ne parlent pas<sup>8</sup>? » pour ainsi répondre lui-même : « les planètes ne parlent pas, premièrement, parce qu'elles n'ont rien à dire, deuxièmement, parce qu'elles n'en ont pas le temps, troisièmement, parce qu'on les a fait taire<sup>9</sup> ». Il affirme que Newton les a fait taire, puisque jusqu'à la naissance de la science, elles auraient parlé. L'idée d'un univers homogène, absolu et mathématisable, qui n'est plus porteur de valeurs ou d'intentionnalité, s'affirme à l'aube des temps modernes. En même temps, la notion d'un Dieu garant de la connaissance prend une place privilégiée dans la pensée, à la suite de Descartes.

La conception grecque du Cosmos comme un univers hétérogène se transforme à partir du surgissement du monothéisme et de l'expansion du christianisme. Au Moyen Âge, il devient homogène et divin, dépendant d'un seul Dieu créateur. Les planètes deviennent parlantes. Et qui s'annonce par leur voix ? Un Dieu passionnel à qui ni personne ni rien n'échappe. Mais ce Dieu fini par s'étendre avec Newton, en tant qu'héritier des travaux de Copernic, Kepler et Galilée. Sa *Philosophia naturalis* suppose une mathématisation radicale de la nature et donc une manière nouvelle de penser. Si la nature possède une « syntaxe mathématique » la physique n'est plus cette procédure minutieuse d'observation des qualités sensibles comme l'était la physique d'Aristote, encore en vigueur pendant

---

7. J. Lacan, « *La science et la vérité* », *op. cit.*, p. 875.

8. J. Lacan, *Séminaire 2, Le moi dans la théorie de Freud*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 323.

9. *Ibid.*, p. 325.

le Moyen Âge. Désormais, il ne s'agit plus que de lettres, chiffres et calculs. Ainsi, l'homme de science s'active, se livrant à la frénésie axiomatique « qui saute pour ainsi dire par-dessus les choses en direction de leur choséité<sup>10</sup>. »

Dans ce moderne univers, le repos, autant que le mouvement rectiligne uniforme qui y règnent, exprime un savoir mathématique. Tant les planètes que les petites particules sont pleines de sagesse. La loi universelle de la gravitation faite de lettres retire au dieu médiéval son caractère passionnel en même temps qu'elle réduit au silence les planètes.

Voici l'avènement de la science que Lacan, dans les pas d'Emmanuel Kant, considère comme le corrélat du *Cogito*. Le sujet à l'œuvre dans le geste inaugural de Descartes est le même que celui de la science. Mais, comme il est aussi le sujet dont il s'agit dans la psychanalyse, Lacan affirme donc que le champ freudien ne pouvait surgir que dans le sillage de la pensée moderne. Ainsi, paradoxalement, l'axiomatique moderne qui ferma la bouche des planètes, finira deux siècles plus tard à l'instar de la recherche freudienne par libérer la parole des hystériques.

Descartes voulait atteindre une certitude ultime. À un premier niveau d'analyse, cette démarche est inhérente à l'émergence de la science grâce à l'axiomatique mathématique. C'est le fait de mettre entre parenthèses le registre de l'imaginaire, le sensoriel et ses qualités dans le but de trouver un *subiectum* de la « vérité » définie comme certitude et non plus comme l'adéquation à une réalité jugée indépendante selon les grecques, ou comme une révélation divine selon l'esprit médiéval. Descartes se voit obligé de réintroduire Dieu. Ainsi, une fois que le doute hyperbolique a vidé le sujet de son être, contre les profondeurs du *Cogito*, émerge l'idée claire et limpide de Dieu.

Cependant, Lacan tout en suivant Descartes dans son raisonnement finit par retenir la main du philosophe au moment même où il réintroduit Dieu comme garantie de

---

10. M. Heidegger, *Qu'est-ce qu'une chose ?* Paris, Gallimard, 1971, p. 103.

certitude épistémique. Il retire de scène la certitude pour ainsi replacer la question de la vérité d'une autre manière. Elle se révèle dans l'acte de l'énonciation vidée de toute garantie divine. Lors de l'acte d'énonciation de l'énoncé « Moi je doute » la vérité s'articule mais pas-toute, glissant entre les termes énoncés « Moi » et « je ».

Le *Cogito* est l'objet d'appropriations contradictoires. Il donne, en premier, une place selon l'analyse de Heidegger à l'émergence d'une « métaphysique de la subjectivité » devenue aujourd'hui le socle du scientisme. Mais, d'autre part, grâce à la lecture lacanienne, le cogito cartésien est l'agent dé-substantialisé du discours de la science et en même temps le sujet dont il s'agit en psychanalyse.

Avec Descartes, la connaissance devient invention de l'entendement bien que grâce à une permission divine. Penser implique une « position mathématique<sup>11</sup> », « le mathématique<sup>12</sup> » devient les assises de la science. Le savoir humain devient un savoir auto-fondé ; la certitude n'est plus dans le dogme de l'église, ni dans l'interprétation des sources de la révélation divine ; la certitude-substrat, c'est la certitude en soi d'un « je » penseur.

Selon l'analyse heideggerienne, le « Je » du cogito devient le nouveau *subiectum*. Les psychologies en font le point d'appui de leur raisonnement. Le sujet comme « substance bio psycho sociologique » quand il dit « je pense » place effectivement la pensée dans la proposition, en même temps qu'il la situe sur son fondement. Ce sujet est réduit dorénavant à un Moi-fondement qui se sait à soi-même. Il est l'héritier de la découverte cartésienne, bien que celle-ci soit déniée de son sens premier.

Pour Lacan, l'expérience cartésienne montre deux champs qui s'articulent sans pour autant se recouvrir. Ils maintiennent un rapport d'exclusion singulier. D'un côté l'acte de penser ou l'énonciation et, de l'autre, la pensée ou l'énoncé. Au sein

---

11. *Ibid.*, p. 100.

12. *Ibid.*, p. 81.

du Cogito, le sujet fait sa chute en tant que divisé. Il s'agit du « sujet du signifiant ou de l'inconscient ».

Le sujet divisé est l'agent du discours de la science. La pensée implique l'articulation des idées claires et nettes. Dans l'expérience physico-mathématique, ce qui s'articule relève d'une syntaxe qui finit par projeter des lettres sur le cosmos, pour y insérer son propre savoir ; car maintenant les planètes savent sans savoir comment se déplacer. La loi universelle de l'attraction des masses est l'expression d'une force mathématique formulée en trois lettres (la constante G, la masse et la distance). Ce geste newtonien de supposer un savoir qui agit dans l'être de manière complètement indépendante du chercheur, c'est le paradoxe constitutif de la pensée moderne. C'est en cela que la science « n'en voudrait-rien-savoir<sup>13</sup> ». Le savoir incrusté dans l'être sera vu par les yeux du Moi-substance du scientifique. Les hommes de science ne veulent rien savoir de ce qui est en cause : le sujet divisé par le signifiant.

Dans ce contexte, l'affirmation de Lacan : Newton avait rencontré « un bout de réel », prend tout son sens. Newton n'a pas trouvé la loi de l'attraction gravitationnelle dans la nature. Il participa à la production de cette formule faite de lettres en tant que « parlêtre » dans une histoire en cours, celle d'une nouvelle manière de penser qui allait devenir la science. Ces lettres ne sont pas le réel, mais elles émergent du réel. Le réel n'est pas du registre de l'étant, ni de *l'ousia* métaphysique. Le réel n'est pas une pierre sur notre chemin sur lequel nous trébuchons. Il n'est pas premier ni dans le temps, ni dans l'énoncé, ni dans la connaissance. Le réel est dans l'Autre lacanien, mais dépourvu de sens<sup>14</sup>, puisqu'il s'agit de « l'impossible d'une modalité logique<sup>15</sup> ». Ainsi, « le réel ne saurait s'inscrire que d'une impasse de la formalisation<sup>16</sup> ». Il est de l'ordre de l'impossible,

---

13. J. Lacan, « La science et la vérité », *op. cit.*, p. 874.

14. J. Lacan, *Séminaire XXIII*, *op. cit.*, p. 135.

15. J. Lacan, « La Troisième », *La Cause freudienne*, n° 79, 2011, p. 16.

16. J. Lacan, *Séminaire XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 85.

il ne cesse pas de ne pas s'écrire<sup>17</sup>. En revanche, le « bout de réel » n'est pas de l'ordre de, « l'impossible », il appartient au registre de la « contingence ». Il s'agit de la « lettre » qui cesse de ne pas s'écrire. La contingence s'écrit. Cependant, ce qui est « nécessaire » c'est l'Autre qui ne cesse pas de s'écrire et d'où le *Cogito* dont jouit le « parlêtre » extrait des lettres d'un écrit.

L'idéologie scientiste refuse le sujet divisé par le signifiant. La conscience des scientifiques ne veut pas reconnaître que « notre physique n'est qu'une fabrication mentale, dont le symbole mathématique est l'instrument<sup>18</sup>. » À l'opposé, Lacan essaye de reprendre le sens original de l'expérience newtonienne pour ainsi situer, à l'instar du geste cartésien, la réflexion inaugurale de Freud ainsi que son propre enseignement dans le sillage de la pensée moderne.

Dans l'être se manifeste une puissance de calcul profane et sage. C'est la certitude des modernes. D'une certaine manière c'est aussi une certitude freudienne. Pour cette raison, la psychanalyse se situe du côté de la science, et non du côté de la magie, bien qu'elle instaure aussi une certaine discontinuité par rapport à la pensée moderne qui, par ailleurs, ne se réduit pas à l'idéologie scientiste.

Freud est convaincu de l'existence d'un savoir au-delà de la conscience. En parlant, l'analysant doute tel un Descartes, ses certitudes imaginaires sont remises en question. Derrière le « Je pense à  $x$  », il y a un « J'en doute ». Le doute articule des pensées au-delà de la conscience. *Gedanken* est le terme utilisé par Freud. Lacan affirme : « Freud, là où il doute (...) est assuré qu'une pensée est là, qui est inconsciente, ce qui veut dire qu'elle se révèle comme absente. (...) Cette pensée, (...) est là toute seule de tout son « je suis » si on peut dire – pour peu que, c'est là le saut, quelqu'un pense à sa place<sup>19</sup> ». Qui pense ? Le sujet de l'inconscient » « ça pense » mais il n'est pas.

---

17. *Ibid.*, p. 87.

18. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », *op. cit.*, p. 286.

19. L. Lacan, *Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux*, Paris, Seuil-Points, 1973, p. 44.

Ça n'est ni une chose ni une substance pensante qui soutient l'acte de penser. Par son statut non ontique, le « ça » n'est pas du registre de l'étant. L'inconscient est une hypothèse bien que cela puisse en déplaire à Newton, aux scientifiques et à quelques psychanalystes tributaires d'un certain substantialisme.

Pour Freud, il y a des pensées inconscientes. Les *gedanken* freudiens ont des rapports les uns aux autres très intelligemment, de la même façon que les planètes depuis que Newton nous avait donné « un bout de réel », c'est-à-dire sa formule qui dit comment chaque planète demeure à sa place relative.

La psychanalyse se situe à l'horizon de la pensée moderne quand elle soutient qu'il y a un savoir indépendamment du sujet de la conscience. En même temps, elle interroge l'idéologie scientifique, puisqu'elle ne suppose pas que le savoir soit en opération dans l'être. Le savoir ne s'enracine pas dans l'être ni dans le Moi. En psychanalyse, le savoir implique le penser, mais paradoxalement celui-ci est « un savoir qui ne se sait pas <sup>20</sup> ». Donc, la pensée est un savoir non-su.

Ainsi la psychanalyse trace son parcours singulier, en subvertissant le dilemme métaphysique « réalisme versus idéalisme ». La clé pour la compréhension de cette démarche singulière, c'est précisément le réel lacanien. Le réel n'est pas du registre de l'étant ou de la *Res extensa* cartésienne. Il ne correspond pas non plus à l'*ousia* d'Aristote. Mais, il n'est pas non plus un élément de la *Res cogitans*. L'extension du terme « réel » ne peut être établie que dans le contexte des précisions apportées par Lacan sur le sujet de l'inconscient, agent de la science.

La psychanalyse met le Moi des psychologies, soutien supposé du *Cogito*, hors de la scène. Mais, pour ne pas glisser dans le formalisme où l'idéalisme, affirmant qu'il n'existe que des signifiants, un savoir structuré sans sujet, la psychanalyse réinstalle un sujet *sui generis* à partir du moment où l'incidence du signifiant lui fait perdre un bout d'être qui fait place à

---

20. M. Mannoni, *Un savoir qui ne se sait pas*, Paris, Delanoë, 1985.

l'objet petit *a*. Le « sujet » dé-substantialisé dont il s'agit en psychanalyse est celui qui se voit confronté à la loi suivante : « Je pense où je ne suis pas, donc je suis où je ne pense pas ». Ou, en d'autres termes, « Je ne suis pas là où je suis le jouet de ma pensée ; je pense à ce que je suis, là où je ne pense pas penser<sup>21</sup> ». Le sujet est cette différence qui glisse par la béance toujours ouverte par le déplacement de l'objet petit *a* au sein du *Cogito*. Le sujet est la pulsation même dans l'instant où un manque-à-être s'énonce comme « Je » pour ainsi finir aliéné dans l'ordre des énoncés. En ce sens, le « parlêtre » ne voit que des représentations d'un supposé soi-même, des certitudes imaginaires, mais il n'arrive pas à s'approprier ce soi-même ou à être soi-même. Les cartésiens voient au fond du *Cogito* le visage lumineux de Dieu. Toutefois, un « parlêtre » en analyse ne devrait se situer à la limite l'énonciation, d'où ne revient que l'écho du roulage de l'objet petit *a* - *Che Voi ?*

Le « parlêtre » c'est « l'être qui y a fait lettre – car c'est bien de l'Autre qu'il a fait lettre à ses dépens, au prix de son être<sup>22</sup>. » Le langage demande à « l'être » un prix fort pour ne rien y voir, puisqu'il s'agit d'un trou sans fond, creusé sans cesse par le langage dans l'acte de faire exister : il le transforme en « parlêtre » en laissant un trou. Le « parlêtre » ne sait pas ce qu'il est et c'est pour cette raison qu'il s'adresse à d'autres en quête d'une réponse. Dans la tentative de trouver une représentation qui puisse dire ce soi-même sans aucune perte. Une représentation vient dans cette béance opérer une suture qui fait qu'il n'y a de l'étant que pour le parlêtre.

Le « réel » est « l'impossible d'un modalité logique<sup>23</sup>. » Il est un problème de syntaxe du langage. Il n'existe pas hors syntaxe, donc le « réel » n'est pas ce supposé extérieur dont nous ne pouvons rendre compte. Le « réel » est le fait même que la comptabilité recommence sans cesse à l'insu de l'agent

---

21. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 517.

22. J. Lacan, *Séminaire XX*, *op. cit.*, p. 90.

23. J. Lacan, « La Troisième », *op. cit.*, p. 16.

comptable. Par ailleurs, le langage des machines ou des animaux n'inclut aucune erreur et, pour cette raison, bien qu'un ordinateur autant que les animaux communiquent, la question de savoir ne se pose pas pour eux. Leur communication n'implique en leur sein aucun « réel » l'être des ordinateurs et des animaux ne parle pas. Le « réel » qui habitant le langage humain donne en revanche de quoi parler.

Pourtant, le « parlêtre » creuse une place dans le champ du langage et de la jouissance de la pensée, il extrait des lettres comme « un bout de réel ». « Le savoir est dans l'Autre, (...) il ne doit rien à l'être si ce n'est que celui-ci en ait véhiculé la lettre<sup>24</sup> ». En ce sens, il est possible d'affirmer que le « réel » est simplement le nom de « l'opacité de la conjonction de la pensée et de l'être<sup>25</sup> ». De ce « réel, le parlêtre » extrait des lettres. Mais le « réel » garde en soi ce qui est toujours impossible de venir à être : le non-rapport sexuel. Les lettres ne sont donc pas le réel du non-rapport. Lacan conclut ainsi « Le réel, dirai-je, c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient<sup>26</sup> ». Le « réel » lacanien vient ainsi à la place de l'ombilic du rêve, de ce trou d'où font émergence les lettres « triméthylamine » du rêve de l'injection d'Irma, dont sa lecture mit Freud sur la voie de la psychanalyse.

Le point de discontinuité que la psychanalyse représente par rapport à l'axiomatique émergée au cours des temps modernes concerne la question du déterminisme. Le déterminisme psychique n'est pas celui de Newton, ni celui de Lévi-Strauss. Freud l'avait compris rapidement au point qu'il avait formulé dès début l'idée de la « surdétermination » et du déterminisme dans l'après-coup<sup>27</sup>.

Selon Heidegger, le « sujet de l'inconscient » déjoue tout calcul qui permet de savoir dans l'*a priori*. Mais il est erroné de

24. J. Lacan, *Séminaire XX, op. cit.*, p. 89.

25. J. Lacan, « La Troisième », *op. cit.*, p. 12.

26. J. Lacan, *Séminaire XX, op. cit.*, p. 118.

27. L. de Lajonquière, « Des réminiscences, de la vérité et de l'histoire chez Freud », *Analyse Freudienne Presse*, n° 26, 2019, pp. 49-60.

